

Sujet de la séance : **La jouissance**

Présents : Bernard Marcadé, Gabrielle Althen, Vincent Trollet, Rodolphe Olcèse, Jean-Marc Le Gall, Bruno Garrigues, Olivier de Champris, Jean-Baptiste de Beauvais, Anne Dagbert, Isabelle Mancini, Jérôme Alexandre.

Dans le prolongement du thème de **la joie**, celui de **la jouissance**, à partir d'extraits du Séminaire XX (Seuil) de Lacan, proposés par Bernard Marcadé. Deux notions proches, la seconde disant plus nettement que la première la satisfaction affective où sont mêlés, et même indistincts, le sensible et le spirituel. La jouissance pour Lacan est aussitôt associée à l'art baroque et au christianisme. Rentrant d'une « orgie d'églises en Italie », songeant particulièrement aux transports de Sainte Thérèse vus par le Bernin, Lacan sait de quoi il parle. Parler et jouir, dit-il d'ailleurs dans ce séminaire, sont le même acte : *L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus, veuille ne rien savoir du tout.* Donc le christianisme, inventeur du baroque, en sait long sur ce non-savoir de la jouissance et il en parle depuis des siècles, par sa mystique et par son art. *Nulle part comme dans le christianisme, l'œuvre d'art comme telle ne s'avère de façon plus patente pour ce qu'elle est de toujours et partout : obscénité. La dit-mension de l'obscénité, voilà ce par quoi le christianisme ravive la religion des hommes.* L'œuvre d'art baroque révèle (réveille) en quelque sorte ce qu'est toute œuvre d'art, la démonstration impossible d'un dire qui serait plein de son sens, d'une incarnation accomplie de la vérité.

La parole pleinement jouissante de l'art baroque ne satisfait aucun désir de plénitude, elle creuse au contraire le déficit abyssal du désir, sans escamoter ce que vise ce désir, et c'est là toute son obscénité, son hors-champ, sa flagrante démesure.

L'art, en christianisme, s'autorise de l'Incarnation, c'est-à-dire non pas du comblement de la béance divine par le corps du Christ, enfin établi pour ce que peuvent en percevoir les sens, mais à l'inverse il s'autorise du rapport vertigineux à l'altérité de l'Autre, à « ce trou qui s'appelle l'Autre », et qui renvoie à de l'inexistence le rapport sexuel pensé comme comblement de la jouissance, satisfaction, qui renvoie à son échec dans l'ordre de la pensée (*ne rien savoir du tout*). Le Réel de la jouissance ne s'atteint donc jamais, il se porte et se supporte seulement, dans le point de fuite de la parole parlant. Il est exprimé, montré comme absent, dans la parole jouissive qu'est l'art. *Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des trucs de temps en temps, grâce auxquels la jouissance a pu se croire venue à cette fin de satisfaire la pensée de l'être. Seulement voilà : jamais cette fin n'a été satisfaite qu'au prix de la castration.* La jouissance ne fait et ne peut que croire sa fin. Son objet ne s'atteint pas. L'obscénité signifie donc à la fois le point aveugle et la trace, la rétroprojection d'un logos disant son propre impossible. Il s'agit donc d'une tension extrême, impossible, qui accorde la souffrance et la jouissance comme question. Cette question est trinitaire, la passion du Fils s'accordant à la jouissance du Père. L'impossible, entre souffrir et pâtir, est infiniment fécond. Il n'est jamais fusion, il reste toujours dans l'ordre du déplacement, dans l'ordre de l'action, cf. tous les écrits mystiques qui ne font rien d'autre que relater les déplacements du désir.

La jouissance est au-delà. Il s'agit par conséquent toujours de Dieu, non comme objet de la religion, mais comme désir fondamental de l'homme. Il n'y a pas de savoir de la jouissance, peut-être parce que le seul vrai savoir est précisément celui de la jouissance, celui de la chair, ce qui renvoie à du bricolage cérébral tout autre savoir. En tous cas, ce savoir du non-savoir s'inscrit dans une longue tradition mystique, baroque, romantique...
Novalis : « La jouissance est le deuil éclatant du bonheur. Une seule chose nous hante mais quand nous croyons la retrouver, elle nous fuit aussitôt. »

Jeanne Guyon (17^{ème} siècle) et sa *passivité pure* qui est en réalité *dynamique* permanente de la remise de soi dans l'altérité divine. Vue par Valère Novarina : « Ecrire est tactile, provient d'une certitude touchée comme si l'organe de la parole était la main (...). Le langage est un outil devant soi qui ouvre. Il est en avant.

Ecrivant elle invente, elle est une aventurière du dedans qui s'en va par les voies intérieures, avance par les explorations parlées (...) elle sait qu'être homme ça se voyage. (...) Ce dont on ne peut parler (la jouissance), c'est cela qu'il faut dire. (...) Elle ouvre Dieu. Elle ouvre le livre de l'inquiétude. L'intérieur n'est pas lieu du moi, mais une voie grande ouverte. Nous sommes troués. »

Imposture de l'Incarnation, c'est toute l'affaire de l'art.